

## Isild Le Besco, rescapée de la violence.

IL AURA FALLU UNE AGRESSION, IL Y A UN AN, POUR QUE L'ACTRICE ET RÉALISATRICE SE PENCHE SUR UNE VIOLENCE QUI SEMBLE LA POURSUIVRE DEPUIS L'ENFANCE. ET QU'ELLE FASSE LE LIEN ENTRE LA MALTRAITANCE AU SEIN D'UNE FAMILLE DYSFONCTIONNELLE, LA NATURE DE LA RELATION QU'EUt SA SŒUR AÎNÉE, MAÏWENN, AVEC LUC BESSON ET CELLE QU'ELLE-MÊME A VÉCUE, DE SES 16 ANS À SES 24 ANS, AVEC LE CINÉASTE BENOÎT JACQUOT, ALORS QUINQUAGÉNAIRE. APRÈS LE TÉMOIGNAGE DE JUDITH GODRÈCHE ET LES LIVRES DE CAMILLE KOUCHNER OU VANESSA SPRINGORA, ISILD LE BESCO DÉVOILE À SON TOUR SES BLESSURES INTIMES ET LES MÉCANISMES DE LA PRÉDATION DANS UN RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE, "DIRE VRAI", QUI VIENT DE PARAÎTRE. Texte Lorraine DE FOUCHER et Jérôme LEFILLIÂTRE – Photos Bettina PITTALUGA

Isild Le Besco, chez elle, dans la Drôme, le 22 avril.









**TOUS LES MATINS, QUAND LE RÉVEIL DÉCHIRE LE BROUILLARD DE SON SOMMEIL AGITÉ,** Isild Le Besco se demande pourquoi elle a décidé de publier un livre. Pourquoi elle s'apprête à déposer sur les tables des librairies du pays son intimité percutée par la violence. Pourquoi s'imposer tout ça, les médias, les inévitables réactions virulentes de ses proches, les controverses pénibles. Le fil de ses pensées l'emmène toujours au même endroit : elle n'a pas le choix, il y va de sa survie. « *Chacune des femmes poussées dans l'horrible, qui a réussi à se récupérer, parce que certaines ne se récupèrent pas et en meurent, a le devoir de parler pour les autres. Moi, c'est grâce à mes enfants que je ne me suis pas suicidée. Je ne serai pas tranquille tant que je n'aurai pas restitué ce que j'ai réussi à surpasser* », affirme-t-elle, dans une de ces envolées affûtées qu'elle formule parfois.

Ce livre, *Dire vrai*, qui vient de paraître aux éditions Denoël, n'aurait peut-être jamais existé sans un voyage en train. Celui qui relie la Drôme, où vit, depuis le confinement, l'auteur et réalisatrice de 41 ans, et Paris, qu'elle rejoint pour ses obligations. À bord de ce TGV, en avril 2023, une passagère très agitée agresse les passagers. Isild Le Besco se lève et lui demande de partir. La femme, âgée d'une vingtaine d'années, l'insulte, lui assène des coups de poing, lui plante un doigt dans l'œil. Elle s'en sort avec une cornée abîmée, vingt-quatre jours d'incapacité temporaire de travail et le besoin de répéter en boucle au téléphone à sa petite sœur qu'elle n'est « pas une victime ».

Son agression dans le train constitue la scène d'ouverture de son livre. Cet événement est aussi le début d'une prise de conscience : les violences qu'elle a subies ne sont pas des incidents isolés, mais des événements liés qui s'autoengendrent. « *Prisonnière de mes manques matériels et affectifs, j'étais le terrain parfait pour toutes les maltraitances* », écrit-elle. Isild Le Besco trace une continuité entre son enfance, ses débuts dans le cinéma français, la relation de sa sœur aînée, l'actrice et réalisatrice Maïwenn, avec le metteur en scène et producteur Luc Besson, la prédation exercée sur elle par le cinéaste Benoît Jacquot (au début de leur relation Isild Le Besco a 16 ans, lui 52), l'histoire avec le père de ses enfants et le fait qu'aujourd'hui elle en ressort broyée mais portée par la nécessité d'écrire pour se reconstruire. Son ouvrage vient s'ajouter à d'autres récits similaires produits ces dernières années par des femmes telles que Flavie Flament, Vanessa Springora, Camille Kouchner, Hélène Devynck ou Judith Chemla.

Il y a à peine trois mois, nous avons déjà voulu rencontrer l'actrice, alors que nous enquêtons sur le cinéaste Benoît Jacquot, contre lequel la comédienne Judith Godrèche s'apprêtait à porter plainte pour « viol et violences sur mineure ». Mais Isild Le Besco, qui a joué le rôle principal dans *Sade* (2000) et *Au fond des bois* (2010), de Benoît Jacquot, qu'elle finira par quitter à 24 ans, n'était pas encore prête à « *dire vrai* ». Elle voulait trouver ses mots à l'écrit avant de les prononcer publiquement. Cette mère de deux adolescents

de 12 et 14 ans s'était contentée de nous faire parvenir quelques phrases, où elle évoquait entre les lignes les atteintes subies. Cette phrase, notamment : « *Comme pour beaucoup [de comédiennes], mon histoire personnelle me prédisposait à être utilisée, objectivée* ».

Quelques semaines après la tempête qui s'est abattue sur le cinéma français, devant la gare où nous l'attendons, Isild Le Besco apparaît au volant d'une voiture familiale. Sous le vent froid et le soleil, elle s'enquiert de la qualité de notre voyage, regrette une météo décevante pour la saison. Des échanges de banalités pour commencer, comme s'il fallait recouvrir l'intimité de son livre. La voiture grimpe un chemin escarpé, franchit un portail en fer forgé pour se garer à proximité d'une grande maison des années 1960 aux volets lavande. La piscine n'a pas encore été remplie, l'herbe est haute. Des chiens et des chats s'ébrouent au milieu de jeux d'enfants. Dans la cuisine, les murs sont recouverts de tableaux peints par la propriétaire des lieux et où figurent souvent des personnages sans visage. Les meubles aussi sont peints, bleu roi, pourpre, doré. Isild Le Besco porte une chemise rose fluo, propose un thé vert fluo, qu'elle sert en cherchant une feuille pour écrire.

L'entretien n'a pas démarré, mais c'est elle qui s'attache à prendre des notes de la discussion informelle, au revers d'un dessin de son fils. Elle y inscrit des expressions comme « *le viol est une annexion mentale* » ou « *la parole des victimes génère un effet de rupture de sens* ». Elle commence à préparer le déjeuner, taille un concombre en biseau, s'interroge : « *Faut-il avoir été soi-même victime de violence pour comprendre son fonctionnement ?* » La violence vécue attaque la capacité des victimes à se lier. Pour Isild Le Besco comme pour les autres, il y a toujours un saut à faire, un pari à prendre : celui de faire confiance à son interlocuteur et de sauter dans le vide. La cucurbitacée prête, elle décide de tutoyer.

« *Les blessures physiques au moins, ça se voit, ça donne le droit d'être victime* », dit-elle, revenant sur son agression dans le TGV. À la suite de cet événement, elle s'enferme chez elle, délaisse son portable et dort pendant trois semaines. Quand elle se réveille, elle se demande ce qu'elle a fait de mal pour mériter tout ça, puis contacte une amie médecin à l'étranger qui dresse ce diagnostic : « *You don't embrace yourself*. » Elle se met à noircir les pages de son ordinateur, pour tenter de « s'aimer » elle-même. Elle réfute toute impudeur. « *Les faits que j'ai subis n'ont rien à voir avec mon intimité*, revendique-t-elle. *Ça n'est pas évident de s'en défaire, mais ce n'est pas ma vie, cela ne me définit pas.* »

La violence est une langue natale que l'on apprend dans les maltraitances de l'enfance, dans les négligences du quotidien. Avec ses frères et sœurs, Maïwenn, Jowan, Léonor et Kolia, Isild grandit à Belleville, dans la précarité d'une vie parisienne ballottée entre ses parents séparés. Dans le même immeuble vivent alors ses grands-parents maternels au premier et son père, au quatrième. Depuis la séparation, sa mère a

déménagé quelques rues plus loin. Le père, Patrick Le Besco, un ethnolinguiste brillant et cultivé, parle une dizaine de langues mais peine à s'adresser à ses enfants, à s'en occuper même, et donne des coups. Ce Franco-Vietnamien, issu d'une famille de militaires affectés en Indochine, n'a pas assez de lits pour accueillir ses petits et, selon sa fille, ne leur sert à manger que du riz au nuoc-mâm et des yaourts nature. « *Je n'ai pas le souvenir de m'être endormie dans un lit propre, avec des draps frais* », écrit l'actrice, qui ménage malgré tout son géniteur : « *Il nous a donné toute l'affection dont il était capable.* »

**ELLE** garde aussi de la bienveillance pour sa mère, Catherine Belkhdja, fille d'un Berbère combattant du côté du FLN pendant la guerre d'Algérie et d'une infirmière issue d'un milieu ouvrier qui se sont rencontrés dans une cellule du Parti communiste. « *Une marginale, une femme libre* » et une « *beauté puissante* », qu'Isild Le Besco trouverait « *fascinante* » si elle n'avait pas également un rôle de mère à tenir. Car elle aussi est violente, écrit-elle. « *Je me souviens de la dernière fois : ma mère m'avait tapée si fort que je m'étais évanouie. Je m'étais dit que c'était fini, que je me défendrais désormais. Elle n'a plus recommencé.* » Elle ajoute : « *On ne sait pas vraiment comment c'était, la vie de notre mère avant nous.* » Enfant, Catherine Belkhdja subit les coups de son propre père autoritaire, quand sa mère s'enfonçait dans la dépression. Sa sœur finit par se suicider au Destop après de nombreuses poussées psychotiques. Dans la case « profession de la mère », sur les fiches à compléter pour l'école, Isild Le Besco n'a pas assez de place pour donner la liste des métiers exercés par la sienne, ex-égérie du cinéaste Chris Marker : « *actrice, réalisatrice, journaliste, peintre, architecte, philosophe...* ».

Catherine Belkhdja ne remplit pas le frigo de l'appartement, n'offre aucune sécurité affective ou économique à ses enfants, mais elle leur donne accès aux meilleures formations artistiques, dans le but assumé qu'ils deviennent des stars, quel que soit le domaine. « *Mes parents étaient autoritaires et violents. (...) Ils m'ont transmis autant leurs schémas toxiques que la force de ne pas m'en contenter* », proclame dans son livre l'auteur, qui les remercie néanmoins pour leur transmission d'une « *liberté créative et profonde* ». Cette non-éducation sauvage et déstructurée, Isild Le Besco l'a racontée dans son premier film, *Demi-tarif* (2003), tourné avec une seule caméra alors qu'elle avait 17 ans. Un moyen-métrage brut et bouleversant, filmé à hauteur d'enfant, qui dépeint l'existence de trois gamins livrés à eux-mêmes, obligés de survivre dans l'absence obsédante de leur mère. Œuvre saluée à sa sortie par Chris Marker, Jean-Luc Godard et la presse.

Catherine Belkhdja a lu le livre d'Isild Le Besco il y a quelques jours seulement. Jugeant certaines anecdotes « *parfois légèrement exagérées* », elle salue néanmoins le résultat auprès de *Le magazine du Monde* : « *La démarche* ○○○

○○○ *d'Isild me semble d'une très grande sincérité. Ce qui compte surtout, c'est sa perception et son vécu sur les choses, qu'elle analyse et décrypte avec beaucoup de lucidité et de courage. (...) Je trouve ce livre merveilleusement écrit. Par ces pages, on peut mieux comprendre le processus de l'emprise. Isild a toujours refusé de se considérer comme victime. C'est un vaillant petit soldat qui affronte tous les obstacles en refusant d'écouter ses faiblesses.* » Interrogée sur les maltraitances qui lui sont reprochées, elle reconnaît « une certaine rudesse, pour que [ses filles] soient fortes et autonomes ». Et regrette que, du fait de sa vie « un peu acrobatique », elle n'ait « peut-être (...) pas su leur exprimer tranquillement tout [son] amour et [son] affection. »

Le père, Patrick Le Besco, n'a pas eu connaissance du texte avant sa sortie. « *Bien que je n'aie pas lu le livre d'Isild, je respecte infiniment son ressenti, ainsi que celui de tous mes enfants. Je soutiens ce travail de réparation qu'elle entame car c'est aussi une forme de réparation pour moi* », écrit-il à M. Il tient à évoquer le contexte post-colonial de l'époque : « *Je me suis marié en 1975, moi, venant d'une famille de militaires ayant effectué leur carrière aux colonies, avec une femme dont le père avait été militant actif du FLN en région parisienne. Deux mémoires conflictuelles. Le contexte dans lequel nous vivions était à fleur de peau, marqué par la mémoire de nos parents que, sans nous en rendre compte, nous reproduisions.* » Les membres de la fratrie ont lu le livre avant sa publication. Le plus jeune demi-frère, Kolia Litscher, 33 ans, salue le travail entrepris : « *Isild a pris pleinement conscience de ce qu'elle a vécu. Avant, elle savait que quelque chose n'était pas normal. Elle est en train de ranger ses pensées, elle est sur la bonne voie.* » Jowan Le Besco, 42 ans, se montre admiratif : « *Je la soutiens complètement. Elle ne fabule pas. C'est très courageux de sa part, de livrer ainsi n'est pas naturel pour elle, c'est difficile.* » La cadette d'Isild, sa demi-sœur Léonor Graser, 39 ans, a participé à l'accouchement de ce texte rédigé en quelques mois, en aidant l'autrice de *Dire vrai* à mettre ses notes en forme. Elle constate avec joie que sa grande sœur n'est plus aussi fragile et hermétique que par le passé. « *Le changement est radical, extraordinaire* », observe Léonor Graser.

Il n'y a que l'aînée, la plus célèbre de la famille, qui n'a pas lu le texte avant sa parution. Réalisatrice à succès du cinéma français, autrice des films *Polisse* (2011), *Mon roi* (2015), *Jeanne du Barry* (2023), Mäiwenn, 48 ans, apparaît pourtant dès la quatrième page du récit d'Isild Le Besco, avec l'évocation d'un souvenir récent. En 2019, les deux sœurs marchent dans la rue avec une amie, à la sortie d'une projection. La plus âgée se décrit soudain en enfant battue, dit vouloir porter plainte contre leurs parents. Elle craque, tape contre un arbre. Isild étreint Mäiwenn, la console – « *Je t'aime, ne m'en veux pas, ne disparaîs pas* », sanglote l'aînée. S'ensuit une nuit blanche passée ensemble consacrée « à pleurer [leur] drame commun ». C'est aussi la dernière fois, selon Isild Le Besco, que les deux

femmes ont réussi à s'accorder. Aujourd'hui, elles ont coupé les ponts, ne se voient plus, ne se parlent plus. « *Elle manque à notre radeau de survivants* », écrit la plus jeune. « *Enfant, Isild était en admiration de Mäiwenn, c'était fusionnel, se souvient une amie des deux sœurs, qui ne souhaite pas être nommée. Mais aujourd'hui il y a une incompatibilité entre elles, car Isild n'est plus docile. Et Mäiwenn a besoin de gens qui valident sa façon d'être et de faire.* »

L'héritage traumatique légué par les parents peut provoquer un réflexe de soumission à plus fort que soi pour survivre. C'est ainsi qu'Isild Le Besco relit aujourd'hui la rencontre de sa grande sœur, Mäiwenn, 15 ans à l'époque et aspirante comédienne, avec un homme de 31 ans, déjà célèbre, Luc Besson. Pour elle, la différence d'âge et de situation sociale était telle que la relation entre sa sœur et le réalisateur à succès de *Subway* (1985), du *Grand Bleu* (1988) et de *Léon* (1994) n'a cessé d'être déséquilibrée. Isild Le Besco n'a jamais accepté non plus que Luc Besson quitte sa sœur, alors jeune mère. Sollicitée pour cet article, Mäiwenn n'a pas répondu. « *Nous n'avons rien à voir l'une avec l'autre. Je ne veux pas qu'on m'associe à elle* », a déclaré, le 20 avril, Mäiwenn à propos de sa sœur dans le journal en ligne britannique *The Independent*.

**EN** 1991, Mäiwenn, la deuxième maman des « *enfants sauvages de Belleville* », quitte le désordre et la pauvreté de l'appartement du 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris pour rejoindre son compagnon et le luxe dans lequel il baigne. « *Luc incarnait le rêve d'un ailleurs, une porte de sortie qui s'est avérée être une boucherie* », éclaire Isild Le Besco au cours de notre conversation. Elle se souvient des appartements aux couloirs immenses, des séjours à Eurodisney et des vacances dans la demeure avec piscine du réalisateur : « *Nous passions du confort des somptueuses propriétés de Luc à notre taudis. De ma grande sœur adorée, chaleureuse et joueuse, au vide affectif et à la violence.* » Sur les tables de nuit du cinéaste, la jeune Isild tombe sur des grosses coupures. Elle culpabilise en pensant à son père qui, lui, dit ne vivre qu'avec 1 franc par semaine et elle dépose parfois dans son portefeuille un billet subtilisé.

Quelques mois plus tard, lors d'un voyage de classe, la maîtresse de l'un des membres de la fratrie découvre, en guise de contenu de sa valise, un tas de vêtements sales. Elle fait un signalement à la DDASS, qui n'aboutit pas en placement car, écrit Isild Le Besco, « *Luc s'est présenté avec ma sœur à un rendez-vous pour s'engager à protéger l'équilibre de notre vie. Mäiwenn était encore mineure, et lui, il allait devenir notre garant parce qu'il était riche et connu.* » Avec vingt-cinq ans de recul, Isild Le Besco se réjouit de ne pas avoir été placée, mais regrette que les services sociaux ne se soient pas interrogés sur l'âge de ce « *sauveur* ».

1993. Mäiwenn, 16 ans, accouche de Shanna, la fille du couple qu'elle forme avec Luc Besson, et part vivre à Los Angeles avec le cinéaste. Le réalisateur travaille alors sur *Le Cinquième Élément*

(1997), qui deviendra à l'époque le plus grand succès commercial d'un film français à l'étranger. Sur le tournage, il rencontre Milla Jovovich, 21 ans à l'époque, l'actrice principale, pour laquelle il quitte Mäiwenn. Isild Le Besco ressent encore aujourd'hui dans son propre corps l'humiliation de sa sœur : « *Après coup, cela donne l'impression qu'on faisait partie d'un film où Luc se donnait le beau rôle et où nous étions le prolongement de notre sœur aînée. Et puis, il a zappé le film.* »

Adolescente, celle qui adore garder sa nièce voit sa grande sœur, revenue seule des États-Unis, devenir mère célibataire précaire. Isild Le Besco se retrouve à jouer les intermédiaires avec Luc Besson. « *Ma sœur voulait que je demande à Luc de faire quelques courses : la pension alimentaire qu'il lui versait était insuffisante* », raconte-t-elle. Elle se rend chez lui, lui demande d'acheter du lait de soja pour la fillette. « *D'un air de chien battu, il me répondait comme un pauvre homme qu'il ne pouvait pas se permettre ça. Il avait fait un enfant à ma sœur de 16 ans, l'avait trompée, puis abandonnée, et rechignait désormais à dépenser pour que son enfant mange* », poursuit-elle. Contacté par l'intermédiaire du porte-parole de sa société, Luc Besson indique « *attendre la parution du livre* » pour réagir.

Sur la terrasse de sa maison drômoise, Isild Le Besco porte alternativement un chapeau pour se protéger du soleil et un manteau quand les nuages s'amoncellent. Elle hésite de la même façon quand il s'agit d'aborder ses débuts de comédienne dans le cinéma français auprès de réalisatrices : « *Elles ont probablement été traitées comme des choses dans leur jeunesse, peut-être pire même, mais c'est l'illustration d'une époque, de comment on traite une petite fille sur un plateau et plus largement dans le monde.* » En août 1997, l'été de ses 14 ans, elle tient le premier rôle du film d'une jeune metteuse en scène de même pas 30 ans qui sort tout juste de la Fémis, Emmanuelle Bercot. Le scénario du moyen-métrage *La Puce* (1998), dans lequel jouent plusieurs membres de la famille d'Isild, dont sa mère, n'a rien à envier à ceux de ses homologues masculins de l'époque, comme Benoît Jacquot ou Jacques Doillon, en termes de sexualisation des jeunes filles. C'est l'histoire d'une adolescente qui se donne à un homme bien plus âgé. La comédienne se rappelle encore le malaise qui l'avait saisie au moment de tourner la scène du dépuçage de son personnage, lorsqu'elle est confrontée à l'érection de son partenaire.

Deux ans plus tard, elle tourne pour Emmanuelle Bercot dans *Le Choix d'Élodie* (1999), un téléfilm qui sera diffusé sur M6. « *Elle m'avait fait jouer la première, j'étais prête à tout pour elle* », déclare-t-elle. Peut-on filmer la violence sans être violent ? Isild Le Besco en est convaincue. Elle raconte la trentaine de gifles de plus en plus fortes, comme autant de prises nécessaires, pour la scène où la mère d'Élodie lui met une claque. L'adolescente ressent trop d'admiration à l'endroit de la réalisatrice pour oser lui dire stop et qu'elle a mal. « *J'étais dans un état de survie émotionnelle, j'étais choisie plus que je ne*



“Luc Besson incarnait le rêve d’un ailleurs, une porte de sortie qui s’est avérée être une boucherie. Nous passions du confort de ses somptueuses propriétés à notre taudis. De ma grande sœur adorée, chaleureuse et joueuse, au vide affectif et à la violence.”

Isild Le Besco

Une sculpture réalisée par Isild Le Besco. Page suivante, les tableaux sont aussi de l'actrice.



*choisissais* ». Emmanuelle Bercot n’a pas souhaité réagir : « *Je ne saurais vous être utile* », nous a-t-elle répondu.

Grâce à ses premiers cachets, Isild Le Besco peut aider sa mère à payer le loyer de l’appartement, où elle vit désormais en autonomie avec ses frères et sœurs. Parfois, un directeur d’école appelle à la maison pour leur demander d’arrêter de sécher les cours ou la police intervient après des vols dans des magasins. Rares souvenirs d’autorité pour l’artiste, qui arrête l’école après avoir raté son brevet.

L’entretien, suspendu à la tombée du jour, n’a pas permis d’épuiser tous les sujets. Le lendemain, il fait toujours aussi froid et Isild Le Besco n’a plus de voix. Dans les ruelles étroites de la ville où elle vit, elle se demande si c’est le fait d’avoir tant parlé après un aussi long silence qui lui cause cette extinction. Un confortable salon de thé offre le cadre rassurant pour parler d’un autre personnage cardinal de sa vie et de son livre : Benoît Jacquot. Contactés, ni le cinéaste ni son avocate n’ont répondu à M.

Isild Le Besco rencontre le réalisateur dans un café. Il a aimé sa prestation dans *La Puce* et convainc la jeune première de 16 ans de jouer Émilie de Lancris dans son prochain film consacré au marquis de Sade. Il met en place avec elle la même stratégie de conquête qu’avec Judith Godrèche sur le tournage des *Mendiants*, en 1986 : « *Il a demandé à la production de me prendre une chambre dans le même hôtel que lui. Le soir, nous dînions en tête à tête. Il disait qu’il m’aimait beaucoup* », développe-t-elle dans son livre. Sa mère l’a prévenue, cet homme-là a été avec toutes ses jeunes actrices : « *Ça m’avait gênée qu’elle m’image en cédant à ce vieux monsieur* », écrit-elle.

Elle se rappelle : « *Benoît Jacquot avait l’obsession qu’on me voit nue, allongée, face caméra. Je ne le voulais pas et l’avais annoncé dès le départ.* » Le week-end précédant le tournage de cette scène, en 1999, il lui donne sa carte bancaire et, raconte-t-elle, l’autorise à acheter tout ce qu’elle veut : « *Une carte bleue contre mon corps d’adolescente et le dépassement de mes limites.* » Isild et sa fratrie dévalisent le supermarché de bonbons, de

gâteaux et de boissons. La semaine suivante, l’actrice accepte de jouer la scène érotique tant désirée par le réalisateur. Mais, juste après, il porte plainte pour le vol de sa carte de crédit et elle se retrouve au commissariat, convoquée pour un interrogatoire qui dure des heures. À la demande du cinéaste, assure-t-elle, elle devra dire aux policiers qu’elle lui a emprunté sa carte pour lui faire une blague.

Le tournage achevé, Benoît Jacquot continue de solliciter Isild Le Besco. Il insiste pour l’emmener dans sa chambre d’hôtel, raconte la jeune femme, lui proposant de devenir son professeur, de lui apprendre à écrire des scénarios – il l’aidera notamment pour l’écriture de son deuxième film, *Charly* (2006). Immature, traumatisée par l’abandon de sa sœur par Luc Besson, Isild Le Besco pense se protéger de la blessure amoureuse en veillant à ne pas s’attacher à Benoît Jacquot.

Le réalisateur l’emmène à Venise, comme il l’a fait avec Judith Godrèche et le fera plus tard avec Julia Roy, qui ont toutes deux porté contre lui des accusations recueillies par le (suite page 47) ○○○









Bettina Pittaluga pour M Le magazine du Monde







○○○ (suite de la page 43) parquet de Paris dans le cadre d'une enquête préliminaire. « C'est sur l'un de ces si jolis ponts, au-dessus des gondoles, que Benoît m'a giflée pour la première fois », écrit Isild Le Besco. Il lui a promis de ne jamais la toucher mais se montre de plus en plus pressant pour obtenir des rapports sexuels. Ils finissent par avoir lieu, sans tendresse dit-elle, sans baisers ni mots doux. Elle l'a vécu avec souffrance et le sentiment d'être en apnée, dans l'attente que ça passe.

Leur relation se poursuit plusieurs années, même s'ils ne vivent pas ensemble et que Benoît Jacquot est marié. Il établit des règles identiques à celles qu'ont vécues d'autres de ses compagnes, sur le contrôle des vêtements, de la nourriture et du corps, le tout s'accompagnant du dénigrement permanent des femmes ayant le malheur d'avoir plus de 25 ans. Lors d'un voyage au Japon, le réceptionniste refuse qu'ils fassent chambre commune : la jeune femme est encore mineure. Ailleurs, en Italie, et à une autre époque, Judith Godrèche a vécu la même scène.

« Avec Benoît Jacquot, c'était une relation d'emprise, juge Léonor Graser. Il était devenu la personne de référence. Tout ce qu'il disait, elle le répétait ensuite. Elle était coupée de tout le monde à l'époque, elle ne faisait que travailler. On se voyait, certes, mais il n'y avait pas d'espace pour parler, pour commenter son mode de vie, tout ça était complètement normalisé. » À l'époque, le comédien et réalisateur Jérémie Elkaim était proche d'Isild Le Besco et « militai[t] pour qu'elle fasse des rencontres » : « Je voyais que cela n'allait pas, il était indéniable que tout n'était pas dans les bons écrous. Mais il était aussi indéniable que cette histoire lui donnait une force spectaculaire. Je la trouvais absolument incroyable. Ce mélange de liberté et de sauvagerie chez elle vous donnait l'impression d'avoir pleinement affaire à une artiste. »

Isild Le Besco a d'autant plus de mal à quitter Benoît Jacquot – auquel elle se réjouit de n'avoir jamais dit « je t'aime » – qu'il lui fait du chantage au suicide. Une nuit de 2007, alors que la séparation est enfin enclenchée, il l'appelle, désespéré, dit qu'il ne peut pas vivre sans elle et qu'il va sauter par la fenêtre. Elle traverse tout Paris pour le calmer. Il finit, selon elle, par la pousser dans les escaliers du cinquième étage. Elle rentre brisée et secouée, le poignet et le bras douloureux, comme l'a confirmé une amie témoin de la scène qui a souhaité rester anonyme. « Quand je

l'ai quitté pour de bon, Benoît a juré de me nuire, écrit Isild Le Besco : je ne ferais plus de films, ni comme actrice, ni comme réalisatrice. Mon génie, c'est lui qui l'avait créé. » Cette phrase, Julia Roy aussi l'a entendue. Impossible de mesurer les conséquences de ces menaces, mais les deux femmes n'ont presque plus tourné après avoir quitté Benoît Jacquot.

**DANS** les années qui suivent la rupture, Isild Le Besco peint, écrit, poursuit sa carrière de réalisatrice, avec le film *Bas-Fonds* (2010), qui se distingue par sa noirceur dans la description de l'enfance. Dans son livre, elle reconnaît avoir eu des comportements abusifs en tant que cinéaste, notamment sur son petit frère de 14 ans quand elle le fait tourner. « Qui suis-je pour dénoncer les autres si je n'étudie pas ma propre domination ? » Après Benoît Jacquot, elle se met en couple avec un photographe, le père de ses deux garçons. La violence l'avale de nouveau. Sur cette histoire, trop douloureuse, Isild Le Besco n'est pas encore prête à parler.

En 2018, un an après l'explosion du mouvement MeToo, elle voit Natalie Portman, sa copine d'adolescence rencontrée par l'intermédiaire de Luc Besson, dénoncer le mauvais souvenir de l'hypersexualisation subie sur le tournage de *Léon*. Tous ces instants de prise de conscience s'agrègent peu à peu, jusqu'à la bascule opérée à la suite de l'agression dans le TGV. À l'origine, Isild Le Besco a écrit son texte pour elle, et non pour le publier. Mais Judith Godrèche rend les choses urgentes. Benoît Jacquot a vu *Icon of French Cinema*, la série de cette dernière pour Arte, et s'inquiète pour sa réputation. Il envisagerait de porter plainte pour diffamation, comme il l'explique en décembre 2023 à Isild Le Besco autour d'un café qu'elle a accepté de prendre avec lui. Tandis qu'il cherche son soutien, elle tente de lui expliquer le mal qu'il lui a fait : « J'aime bien les oppositions civilisées, j'essayais de remettre les choses à leur place, pour ne pas être encombrée par la colère après ce qu'il m'a fait », argumente-t-elle aujourd'hui. Il s'excuse vaguement, lui propose, dit-elle, de réaliser avec elle un film sur une femme de Picasso anéantie par la toxicité du peintre. « Les prédateurs n'intègrent jamais la version de leur proie », relève dans son livre Isild Le Besco.

En février 2024, les enfances volées par Benoît Jacquot sont donc devenues une procédure judiciaire. La policière chargée de l'enquête appelle plusieurs fois Isild Le Besco pour l'auditionner – en vain, jusqu'à présent. « Ça m'énerve ce traitement de faveur qu'on accorde aux stars », justifie-t-elle. Elle se pose des questions. La première : contre qui doit-elle porter plainte ? Contre ses parents violents ? Contre Benoît Jacquot ? Contre Luc Besson, coupable à ses yeux d'avoir « condamné Maïwenn à voir [leur] histoire comme une histoire d'amour » parce qu'ils ont eu une fille ensemble ? Contre la sexualisation des jeunes filles par le cinéma français ? « Ou suis-je victime de n'avoir pas habité mon propre corps quand d'autres l'utilisaient ? Suis-je victime de n'avoir pas su me défendre moi-même ? » À l'endroit de Benoît Jacquot, l'autrice et réalisatrice se trouve face à sa deuxième interrogation : la qualification des faits. Que faire de ce mot, « viol », qu'elle écrit en toutes lettres mais considère trop réducteur ? « Dire que Benoît m'a violée, c'est évident », juge-t-elle, mais aussi approximatif, car il a d'abord, selon elle, « violé [son] esprit » pour obtenir son corps. « Comme tout prédateur, Benoît ne fait pas l'amour. Le sexe n'est qu'un outil, comme on ferait des trous avec un marteau-piqueur pour fragiliser les murs d'un édifice. Ce n'est pas le fait de faire des trous qui importe, c'est le résultat. L'acte sexuel permet de s'emparer de l'autre jusque dans les profondeurs de l'être. » Écrire ces lignes a été violent pour Isild Le Besco. Douleurs au ventre, insomnies : les symptômes classiques du traumatisme réactivé. Le salon de thé s'est vidé. Il ne reste plus que nous, dissertant sur l'existence de traces matérielles de ses affirmations : des fragments, des lettres ou des documents qui renforceraient son récit. Tout est stocké dans des boîtes fermées, qu'elle ouvre sitôt rentrée chez elle. Isild Le Besco nous envoie des photos de cartons ouverts, d'albums jetés par terre. Le lendemain, lors d'un dernier déjeuner, elle arrive le sac à main lourd des images qu'elle veut nous montrer. On la voit, si juvénile, sur ses tournages d'adolescente. Ou en compagnie de ses frères, de Maïwenn et de Luc Besson attablés dans un restaurant aux États-Unis, dans une étrange image de recomposition familiale. Isild Le Besco nous raccompagne à la gare où des trains de marchandises passent sans s'arrêter. Le fracas masque le bruit de ses larmes. Bientôt, c'est elle qui montera à Paris, pour porter sa volonté de « dire vrai ». (M)

“Avec Benoît Jacquot, c'était une relation d'emprise. Il était devenu la personne de référence. Tout ce qu'il disait, elle le répétait ensuite. Elle était coupée de tout le monde à l'époque, elle ne faisait que travailler. On se voyait, certes, mais il n'y avait pas d'espace pour parler, pour commenter son mode de vie, tout ça était complètement normalisé.”

Léonor Graser, demi-sœur d'Isild Le Besco